L'HISTOIRE A DE L'AVENIR

Professeur d'histoire à l'Université de Paris 7, **Henri Moniot** est notamment connu pour sa *Didactique de l'histoire* (Nathan, 1993) et son *Afrique noire de 1800 à nos jours* (PUF., Nouvelle Clio, 5e éd. 2005, avec Catherine Coquery-Vidrovitch).

RÉSUMÉ

L'article – repris des propos de clôture de l'auteur – commence par rappeler l'essoufflement dans les années 1960 du paradigme ayant présidé à la constitution de l'histoire et son usage scolaire, puis montre que cependant l'histoire ne manque pas d'avenir. Il en présente trois voies, qui ont entrepris de se dessiner depuis : celle de la mondialisation de l'histoire, celle des pluralismes épistémologiques, celle du comparatisme historiographique. Des écrits représentatifs sont évoqués pour témoigner de ces tendances.

MAIS OÙ DONC EST PASSÉ L'AVENIR ?

Dans notre modernité occidentale, les XIXe et XXe siècles ont vécu avec une représentation profonde nouvelle de « l'histoire », un mot devenu dans les années 1780 employé tout seul et au singulier pour dire une entité temporalisée dans le cours de laquelle nous sommes, sur laquelle nous avons des prises et la possibilité de contribuer à faire advenir le futur en maîtrisant intellectuellement de façon complémentaire notre « espace d'expérience » et notre « horizon d'attente » (dans les termes de Reinhart Koselleck[1], en remplaçant les anciennes leçons de l'histoire par l'exercice d'un pronostic éclairé et par l'interprétation du passé à la lumière des figures qu'on travaillera à faire surgir (nation, peuple, république, prolétariat, progrès…). Depuis, dans des gestions au reste très diverses, politiciens, militants, intellectuels, citoyens, patriotes, éducateurs, sens commun… ont vécu avec l'idée d'un cours de l'histoire, d'un sens de l'histoire, d'une garantie de l'avenir lisible dans son récit, d'une représentation du passé faite à la lumière du progrès projeté ou réalisé – un récit qui peut finalement sembler venir de l'histoire même qui défile et qui se raconte devant nous. L'histoire explique et l'histoire consacre, elle réduit l'angoisse et l'incertitude en mettant le monde en lumière et en enchaînements, en fondant les groupes et les ordres, leurs évolutions ou leurs projets de remplacement : on pouvait y voir alors de bonnes indications pour l'enseigner !

Il est clair que cette matrice de pensée et son enchantement, encore vifs dans les années 1960, ont perdu de leur prégnance. J'en choisirai trois échos. En orchestrant pour les Français de 1984 à 1993 ses *Lieux de mémoire*, Pierre Nora[2] donnait suite à un diagnostic : l'histoire à la Lavisse, qui faisait du récit orienté du passé national français la garantie de l'avenir, ne tenait plus la route ; le mythe cédait à présent la place au patrimoine et aux mémoires multiples, les historiens ne pouvaient plus être des notaires et des prophètes, ni des passeurs qui tiennent un discours des morts aux vivants ; s'ils instruisent, c'est en parlant eux-mêmes des morts aux vivants, c'est en jetant sur les objets les plus diversifiés du patrimoine un regard toujours chaleureux mais distancié, un regard historiographique, car le sens de ces objets a changé et il est nourrissant et judicieux de savoir qu'il change. François Hartog[3] analyse la même modification de notre « régime d'historicité » (comme on nomme aujourd'hui ces façons installées de nouer passé et futur, expérience et attente), avec l'avènement d'un *présentisme* défaisant l'horizon de l'histoire. Et particulièrement aigu et riche est le livre de l'anthropologue Marc Augé[4] qui analyse cet évanouissement de l'avenir et cette installation d'un présent immobile dans les consciences, qui en repère les aspects et les effets mondiaux… et qui plaide alors pour une utopie de l'éducation.

L'HISTOIRE A DE L'AVENIR

Nos pratiques savantes, publiques et scolaires de l'histoire ont de l'avenir. Les historiens et les esprits sensibles à l'histoire vivent un temps intellectuellement passionnant, où nos vieux défis sont drastiquement relancés et aiguisés à frais nouveaux, dans un champ devenu imparablement multidimensionnel, du local au mondial, aussi bien dans la connaissance méthodiquement construite, dans les ingrédients et les références de l'imaginaire social et dans la rencontre scolaire de l'une et des autres.

Les ressorts de la pulsion historiographique sont, ensemble, un désir de connaissance et d'intelligence méthodiquement construites et une connivence sociale où l'on pense toujours « nous » de quelque façon (directe, médiate, contrastive…) : on y prend en charge des représentations de l'identité et de l'altérité. Et nous sommes entrés dans une situation qui appelle la pensée réelle d'une histoire mondiale. Nous avons des occasions concrètes, vitales, effectives et non plus seulement philosophiques ou religieuses de penser « nous » dans le cadre de toute l'humanité : mondialité manifeste et explicite de fortes réalités économiques, politiques, culturelles, médiatiques…, menaces partagées sur l'environnement, développement d'une « mémoire de masse » liée à une conscience tragique de l'histoire du XXe siècle et à une représentation de « crimes contre l'humanité », etc. Le monde est devenu la scène visible d'interrelations, d'interactions, d'intercommunications et d'intersubjectivités en marche. Penser « nous » appelle couramment une représentation du passé de ce « nous », une organisation de ce passé, une demande d'intelligibilité et de sens faite à ce passé. La construction d'une histoire mondiale en surgira peu à peu et déjà nous interpelle. Et cette prise de conscience cosmopolitique vient d'être très utilement analysée et commentée en vue de sa gestion par Ulrich Beck[5].

L'espace national et tout espace politiquement institué restent puissamment ouverts au service historien.

Entre monde et nation, il y a des espaces intermédiaires. Là se dessinent et mûrissent parfois des projets politiques, ressorts de configurations renouvelées de l'histoire dans les esprits – ainsi aujourd'hui l'Europe. Là sont aussi ces univers de reconnaissance qu'on nomme les *civilisations*.

L'espace local peut aussi appeler l'attention historienne, non seulement sous la version apparemment tranquille où paysages, monuments, vieilles familiarités installées et instituées font des petites patries sans surprise pour la rencontre historique classique, mais aussi dans des lieux plus neufs ou plus bouleversés où les immigrations, les colonisations mal passées, les créolités marginalisées, les descendances de sujétions… font vivre ensemble des êtres qui n'ont pas moins qu'ailleurs un besoin de reconnaissance et celui de se fabriquer sur place une « sémiosphère ».

S'agissant de l'histoire mondiale, il vaut de noter que depuis les années 1960, Robert Bonnaud travaille à l'une de ses constructions raisonnées concevables : une histoire planétaire qui tente de retenir les convergences et les « moyennes » sur l'ensemble de l'humanité, hors même les relations pratiques entre sociétés. Il appelle noosphère le sujet de cette histoire. Son hypothèse, toujours plus nourrie, est celle de fluctuations propres à l'ensemble de ce monde vivant et pensant. Au départ de la recherche, il y a eu la question que posaient et soulignaient quelques « tournants historiques » mondiaux, parallélismes synchroniques profonds constatables à grande distance les uns des autres sans contacts pour en rendre compte, déjà repérés avant lui. Il a construit une conceptualisation très élaborée et englobante des réalités historiques et il la remet à l'épreuve et à l'usage dans des travaux successifs[6].

Mais cette élaboration reste exceptionnelle. En revanche, un assez grand nombre d'entreprises tournent aujourd'hui autour de ce qu'on peut appeler une histoire « globale », soucieuse d'ouvrir à l'ensemble du monde et des temps nos soucis et nos intérêts de comparaison, de connexions, de mobilisations des autres sciences sociales… On signalera ici, pour exemple et pour première nourriture, deux livraisons spéciales de revues historiques[7], une introduction pédagogique à ce champ pour grand public et pour étudiants[8] et une très forte excursion historienne dans un face à face de civilisations[9].

Il vaut de noter quelques postures majeures, nouvelles ou très renouvelées, prises par ces extensions historiennes :

- Bogumil Jewsiewicki vient de poser très judicieusement les termes d'un *pluralisme épistémologique* qui sache reconnaître et gérer les tensions qui se manifestent aussi bien entre savoirs sociaux scolastiques et savoirs sociaux pratiques qu'entre constructions savantes de cultures différentes. Ni l'exigence de la méthode ni celle du respect des cultures ne peuvent être sacrifiées l'une à l'autre. Poser le pluralisme en point de départ n'écarte pas la question de l'universel, mais offre au contraire la possibilité de formuler un modèle qui ne serait la généralisation d'aucune expérience particulière, c'est assurer les conditions de la communication et de la comparaison entre divers régimes de vérité et de légitimité morale[10].
- On voit pratiquer et prôner la perméabilité des historiographies, chacune originale, chacune provinciale et toutes potentiellement communicantes. L'histoire comparée des trois sociétés anglaise, allemande et française au premier XXe siècle, faite par Christophe

« On voit pratiquer et prôner la perméabilité des historiographies, chacune originale, chacune provinciale et toutes potentiellement communicantes. »

Charle[11] se propose bien d'en brasser les trois historiographies. En se référant précisément à des données et à des études spécifiques, Florence Bernault plaide pour la prise en compte, dans les recherches sur l'Occident, de singularités historiques qui s'affirment en Afrique et pour la circulation de nos problématiques dans les deux sens[12]. Les historiens indiens et bengalis du groupe des Subaltern studies ont renouvelé l'histoire des classes dominées dans leur sous-continent, contre l'historiographie élitiste et nationaliste installée, en rebondissant sur la pensée d'historiens radicaux anglais et sur celle de Gramsci. De leurs textes et des réactions par eux suscitées, l'historien sénégalais Mamadou Diouf a constitué une anthologie en traduction française avec réflexion sur les modèles historiographiques imaginables dans les situations postcoloniales[13].

- Vifs aussi sont le goût et la pratique du *comparatisme*. Il en est des plaidoyers regroupés[14], des exercices spécifiques[15] et on peut tout particulièrement retenir l'étude de Gérard Bouchard embrassant les sociétés, les nations et les cultures du Nouveau Monde (incluant l'Australasie et l'Afrique du Sud), collectivités neuves où l'indépendance fut l'œuvre de descendants de colons, et aussi celle de Benedict Anderson, plus classique dans sa pose mais pas moins novatrice dans sa vigueur comparatiste mobilisant Amérique latine, Europe centrale, Thaïlande, etc.[16]

Ainsi mobilisée – du plus fort de la connaissance au plus vif de la connivence et du plus mondial et du plus global au plus localisé et au plus analytique – l'histoire ne semble vraiment pas manquer d'avenir.

NOTES

[1] Reinhart KOSELLECK, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Ed. de l'École des hautes études en sciences sociales, 1990 (trad. de *Vergangene Zufunft. Zur Semantik geschichtliche Zeiten*, Francfort sur le Main, Éd. Suhrkamp, 1979). *Id., L'expérience de l'histoire*, Paris, Gallimard, et Le Seuil, collection Hautes Études, 1997, édité et préfacé par Michael WERNER (recueil de divers textes allemands de Koselleck parus entre 1975 et 1988, ici traduits, dont un gros article sur le concept d'histoire paru en 1975 dans un vaste dictionnaire des concepts de base de l'histoire, *Geschichtliche Grundbegriffe*, lancé à Stuttgart en 1972).

[2] Pierre NORA (dir.), *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1984 à 1993.

[3] François HARTOG, *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps*, Paris, Seuil, 2003.

[4] Marc AUGE, *Où est passé l'avenir ?* Paris, Éd. du Panama, 2008.

[5] Ulrich BECK, *Qu'est-ce que le cosmopolitisme ?*, Paris, Flammarion Aubier, 2006, trad. de *Der Kosmopolitische Blick oder : Krieg ist Frieden*, Francfort, Éd. Suhrkamp, 2004.

[6] De Robert BONNAUD, voir notamment *Le système de l'histoire*, Paris, Fayard, 1989 ; *Tournants et périodes*, Paris, Kimé, 2000.

[7] *Annales. Histoire, Sciences sociales*, janvier-février 2001 (« Une histoire à l'échelle globale »). *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, LIV, 4 bis, 2007 (« Histoire globale, histoires connectées »).

[8] Laurent TESTOT (coord. par), *Histoire globale. Un autre regard sur le monde*, Auxerre, Sciences humaines Éditions, 2008.

[9] Serge GRUZINSKI, *Les quatre parties du monde. Histoire d'une mondialisation*, Éd. de La Martinière, 2004.

[10] Bogumil JEWSIEWICKI, « Pour un pluralisme épistémologique en sciences sociales » *Annales, Histoire, sciences sociales*, mai-juin 2001, pp. 625-641.

[11] Christophe CHARLE, *La crise des sociétés impériales. Allemagne, France, Grande Bretagne, 1900-1940, Essai d'histoire comparée*, Paris, Seuil, 2001.

[12] Florence BERNAULT, « L'Afrique et la modernité des sciences sociales », *Vingtième Siècle, Revue d'Histoire*, n° 70, avril-juin 2001, pp.127-138.

[13] Mamadou DIOUF (dir.), *L'historiographie indienne en débat. Colonialisme, nationalisme et sociétés postcoloniales*, Paris, Karthala et Amsterdam, Sephis, 1999.

[14] Harmut ATSMA et André BURGUIÈRE (dir.), *Marc Bloch aujourd'hui. Histoire comparée et sciences sociales*, Paris, Éd. de l'EHESS, 1990 (incluant notamment Maurice AYMARD, « Histoire et comparaison, » pp.271-278). Et un gros dossier sur l'exercice de la comparaison dans *Annales, Histoire, Sciences sociales*, janvier-février 2002, avec notamment l'introduction de Lucette VALENSI, « L'exercice de la comparaison, au plus proche, à distance : le cas des sociétés plurielles », pp.27-30.

[15] Christophe CHARLE, *Les intellectuels en Europe au XIXe siècle, essai d'histoire comparée*, Paris, Seuil, 1996.

[16] Gérard BOUCHARD, *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde*, Montréal, éd. du Boréal, 2001, et Benedict ANDERSON, *Imagined Communities*, Londres, Verso, 1983, trad. : *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 1996.